

## DANS LES PAS DE DAMASCIUS ET DES NÉOPLATONICIENS AU PROCHE-ORIENT : CULTES ET LÉGENDES DE LA DAMASCÈNE\*

Julien ALIQUOT\*\*

*Résumé.* – La *Vie d'Isidore* ou *Histoire philosophique* de Damascius relate le voyage au Proche-Orient du célèbre néoplatonicien et de son maître Isidore à la fin du cinquième siècle de l'ère chrétienne. Dans les *Paysages reliques*, Michel Tardieu s'est intéressé à l'excursion des deux hommes en Syrie du Sud. L'étude est ici étendue à la Damascène, d'après les fragments qui concernent le culte de Théandrios et la fondation de Damas, cité dont Damascius était originaire. Des témoignages méconnus ou imparfaitement commentés assurent que ces extraits gardent la mémoire de cultes païens pratiqués dans la région sous l'Empire romain. Certains d'entre eux éclairent l'exégèse du philosophe. Damascius s'est aussi nourri de la tradition qui, depuis l'époque hellénistique, place sa cité au cœur tantôt d'une Arabie, tantôt d'une petite Arcadie du Proche-Orient.

*Abstract.* – Damascius's *Life of Isidoros* or *Philosophical History* tells the journey to the Near East of the famous neoplatonist and his teacher Isidoros at the end of the fifth century of the Christian era. In his *Paysages reliques*, Michel Tardieu has dealt with both men's tour of Southern Syria. The study is extended here to Damascene, according to the fragments which concern the worship of Theandrios and the foundation of Damascus, where Damascius originally came from. Underestimated or imperfectly commented testimonies ensure that these extracts keep the memory of pagan cults practised in the region under the Roman Empire. Some of them enlighten the exegesis of the philosopher. Damascius was also inspired by the tradition which, ever since the Hellenistic period, placed his city either in the middle of an unspecified Arabia or a little Arcadia of the Near East.

*Mots-clés.* – Damascius, philosophie néoplatonicienne, Damas, Syrie, paganisme, mythologie.

---

\* Cet article est la version développée d'une communication orale présentée au colloque international de Damas sur « Damascius et le parcours syrien du néoplatonisme », organisé à l'Ifpo par Ph. Vallat les 27 et 28 octobre 2008. Il a bénéficié des observations des participants, en particulier de J. et J.-Ch. Balty, M. Chase, Ph. Hoffmann, C. Macris et M. Tardieu, ainsi que des remarques de P.-L. Gatier et de M. Sartre. Que tous en soient remerciés.

\*\* Institut français du Proche-Orient (Ifpo), Damas.

Dans *Les paysages reliques*, M. Tardieu met en évidence le caractère spécifique des voyages effectués au Proche-Orient par les derniers philosophes païens de langue grecque : délaissant les villes chrétiennes, les néoplatoniciens partent à la recherche de ce qui subsiste du paganisme dans des endroits sauvages ; la quête qui les mène aux frontières des cités leur permet de redécouvrir leurs propres croyances, mêlées de références à Homère et à Platon. C'est d'ailleurs dans cet environnement favorable, autour de Harran en Mésopotamie, qu'ils se seraient réfugiés au retour de leur exil perse, l'empereur Justinien ayant proscrit l'enseignement de la philosophie à Athènes en 529 ap. J.-C.<sup>1</sup>. L'un des témoignages les plus révélateurs des motivations des néoplatoniciens est la *Vie d'Isidore* de Damascius<sup>2</sup>. Également connu sous le titre d'*Histoire philosophique*, l'ouvrage relate les pérégrinations de Damascius et de son maître de dialectique Isidore, étalées sur huit mois des années 489 et 490 ap. J.-C., à une époque où la répression anti-païenne les oblige à quitter définitivement Alexandrie : après une excursion vers Bostra et l'eau de Styx, dans la haute vallée du Yarmouk en Syrie du Sud, les deux compagnons séjournent à Damas, la patrie de Damascius, d'où ils seraient partis vers le nord pour Émèse (Homs), avant de retourner à Damas en passant par Héliopolis (Baalbek), dans la Békaa libanaise ; ils vont enfin à Béryte (Beyrouth) et s'embarquent pour Samos et l'Asie Mineure. M. Tardieu s'est intéressé à la section consacrée à l'excursion des deux hommes vers l'eau de Styx. Je me propose ici de compléter son étude à propos de la Damascène, en examinant les fragments de la *Vie d'Isidore* qui concernent un culte, celui du dieu Théandrios ou Théandritès, et la fondation d'une cité, celle de Damas, dont Damascius est originaire. Des témoignages méconnus ou imparfaitement commentés assurent que ces extraits gardent la mémoire de cultes païens pratiqués dans la région sous l'Empire romain. Certains d'entre eux éclairent l'exégèse du philosophe. Damascius, on le verra, s'est nourri de la tradition qui, depuis l'époque hellénistique, place sa cité au cœur tantôt d'une Arabie, tantôt d'une petite Arcadie du Proche-Orient.

Damascius évoque Théandrios sous le nom de Théandritès (Θεανδρίτης). Il indique qu'Isidore lui a rendu hommage près de Bostra et le présente comme un « dieu qui a un aspect viril et qui insuffle dans les âmes le genre de vie non féminin<sup>3</sup>. » Comme le montre M. Tardieu,

---

1. M. TARDIEU, *Les paysages reliques. Routes et haltes syriennes d'Isidore à Simplicius*, Louvain 1990 (ci-après : *Paysages*). Sur l'interdiction de l'enseignement philosophique à Athènes en 529 et l'aggravation de la situation des néoplatoniciens au début des années 530, voir en dernier lieu J. BEAUCAMP, « Le philosophe et le joueur. La date de la "fermeture de l'école d'Athènes" » dans *Mélanges Gilbert Dagron*, Paris 2002, p. 21-35, et E. WATTS, « Justinian, Malalas, and the End of Athenian Philosophical Teaching in A.D. 529 », *JRS* 94, 2004, p. 168-182.

2. Sur Damascius, PH. HOFFMANN, « Damascius » dans R. GOULET éd., *Dictionnaire des philosophes antiques 2. Babélyca d'Argos à Dyscolius*, Paris 1994, p. 541-593. Pour la *Vie d'Isidore*, j'utilise l'édition de C. ZINTZEN, *Damascii Vitae Isidori reliquia*, Hildesheim 1967, en précisant l'origine des fragments allégués. Je me réfère aussi à P. ATHANASSIADI, *Damascius, The Philosophical History. Text with translation and notes*, Athènes 1999.

3. Damascius, *Vie d'Isidore*, dans Photius, *Bibliothèque*, cod. 242, 198, éd. Zintzen, p. 272 ; P. ATHANASSIADI, *op. cit.*, p. 300-301, fr. 134 D : ἔγνω δὲ ἐνταῦθα Θεανδρίτην, ἀρρενωπὸν ὄντα θεόν, καὶ τὸν ἄθλητον βίον ἐμπνέοντα ταῖς ψυχαῖς. Sur la traduction et l'interprétation de ce passage, M. TARDIEU, *Paysages*, p. 33-38. J. RETSÖ, *The Arabs in Antiquity. Their History from the Assyrians to the Umayyads*, Londres–New York 2003, p. 610, fait un

ce passage met en évidence l'aspect essentiel de la personnalité du dieu : Théandritès « a un comportement viril, se comporte en homme » (ἀνδρίζεται). Il fournit ainsi au philosophe le modèle du comportement austère, abstinent et chaste<sup>4</sup>.

Au Proche-Orient, les témoignages de dévotion adressés à Théandrios se concentrent au sud de la Syrie actuelle et surtout dans le Hauran, région peut-être confiée en partie à des procureurs, en dehors des territoires des cités, mais relevant globalement de la province romaine d'Arabie, dont Bostra est la capitale depuis 106 ap. J.-C. (Fig. 1). Le dieu possède plusieurs sanctuaires ruraux, à Atil, Awwas, Canatha et Zorava<sup>5</sup>, où il reçoit les hommages d'une clientèle locale jusqu'en 387 ap. J.-C., à la veille de l'interdiction du paganisme. Les inscriptions d'Atil et de Canatha conservent le souvenir de la fondation de son culte par un Ouaséathos et par un Rabbos ; d'abord privé, familial ou tribal, le culte a dû devenir public tandis que le dieu prenait le nom de Théandrios<sup>6</sup>. En dehors de la région, Théandrios est encore invoqué non loin du Hauran, à Tell et-Talaya, sur le plateau du Jawlan, dans la province de Phénicie<sup>7</sup>. À Damas, il est assimilé à Zeus dans une dédicace affichée au milieu du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. à l'intérieur d'un portique du quartier du grand sanctuaire de Zeus Damascène<sup>8</sup>. Le dieu semble enfin invoqué aux côtés de deux divinités arabes, Arès et Dusrès, sur une intaille magique de provenance et de lecture incertaines<sup>9</sup>. Sous l'Empire, des fidèles originaires de la Syrie du Sud colportent son culte en même temps que celui d'un autre dieu local, Manaf, jusqu'en Afrique du Nord et en Pannonie<sup>10</sup>.

---

contresens dans sa traduction, « qui inspire aux âmes le genre de vie féminin », et reprend l'interprétation erronée du théonyme Θεάνδριος, « Dieu-homme » : rien ne garantit que Théandrios fasse partie des héros qu'il considère comme caractéristiques des divinités arabes.

4. M. TARDIEU, *Paysages*, p. 36, à propos de l'expression τὸν ἄθλητον βίον, qui désigne la vie austère, abstinente et chaste du philosophe : « La raison d'être de cet ascétisme philosophique païen était d'obtenir, par la pratique de l'abstinence et par l'observance des autres vertus cathartiques, le détachement du corps et des passions (élément inférieur féminin), afin que l'âme puisse effectuer un retour à elle-même et à la partie pure d'elle-même, le νοεῖν (élément supérieur masculin). Ce faisant, le philosophe "a un comportement viril", "se comporte en homme", ἀνδρίζεται. [...] Tel est le βίος ἄθλητος, conforme à la tradition éthique de leur école, qu'inspirent à Isidore et Damascius la fonction et la personnalité du dieu arabe qui se cache derrière le nom grec de Theandritès ».

5. D. SOURDEL, *Les cultes du Hauran à l'époque romaine*, Paris 1952, p. 78-81 ; R. DONCEEL, M. SARTRE, « Théandrios, dieu de Canatha », *Electrum* 1, 1997, p. 21-34 ; Y. AUGIER, M. SARTRE, « Le dieu de Rabbos, maître du "temple périptère" de Canatha », *Damascener Mitteilungen* 13, 2002, p. 125-130.

6. W.H. WADDINGTON, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, Paris 1870, p. 542, n° 2374 a (θεῶν Ου[α]σεαθου πατρῶν Θεανδρίω) ; R. DONCEEL, M. SARTRE, « Théandrios... », en particulier p. 29-30, n° 11 ([θεῶν Θεανδρίω Παββ[ου]).

7. R.C. GREGG, D. URMAN, *Jews, Pagans and Christians in the Golan Heights*, Atlanta 1996, p. 180-181, n° 147.

8. Ensemble architectural en cours de fouille et d'étude par H. Saad (DGAM, Damas). P.-L. Gatier (CNRS, Lyon) publiera la dédicace dans le recueil des *Inscriptions grecques et latines de la Syrie (IGLS)* consacré à la ville et à la région de Damas.

9. G.W. BOWERSOCK, « An Arabian Trinity », *Harvard Theological Review* 79, 1986, p. 17-21.

10. L. ROBERT, « Epigraphica. X. Inscriptions de Volubilis », *REG* 49, 1936, p. 1-8 (*Opera minora selecta* 2, Amsterdam 1969, p. 939-946) ; P. HOLDER, « Auxiliaria », *ZPE* 131, 2000, p. 213-214 (à propos de la dédicace de Carnuntum *CIL* III, 3668).

Dans la discussion sur l'identité de Théandrios, une dédicace grecque a été négligée, bien qu'elle soit connue depuis longtemps. Elle provient du village de Rimé, dans la haute vallée du Nahr el-Aouaj, le cours d'eau qui entaille le flanc oriental du Mont Hermon avant de s'épuiser dans la plaine de Damas. Gravé sur un linteau calcaire, ce texte commémore la construction d'un temple<sup>11</sup> :

[Ἀγαθ]ῆ Τύχη, ἔτους ιφ', θεῶ ἀνδρίῳ, Μουνάτ[ιος]  
[- -]εοτου, ἐπὶ ἀρχῆς αὐτ[οῦ, τ]ὸ[ν ναὸ]ν ἔκτισεν.

« À la bonne Fortune, l'an 510, pour le dieu viril, Munatius fils de ...eotos, sous sa propre autorité, a fondé le temple. »

L'usage de l'ère séleucide pour dater la dédicace (en 198-199 ap. J.-C.) indique que le site cultuel de Rimé, comme presque tout l'Hermon oriental, se trouve sur le territoire civique de Damas, dans la province romaine de Phénicie. Damascius a peut-être eu connaissance de ce sanctuaire montagnard établi aux confins de sa cité, même si celui-ci devait être fermé depuis longtemps au V<sup>e</sup> s. ap. J.-C. Quoi qu'il en soit, l'expression qui désigne le dieu de Rimé doit être rapprochée du commentaire du philosophe sur Théandritès. Dans le nom grec du θεὸς ἀνδρείος, on reconnaît l'appellation segmentée de Théandrios. En révélant le sens littéral du théonyme Θεάνδριος, cette formule justifie à mon avis la glose de Damascius sur le caractère « viril » du dieu.

L'extrait de la *Vie d'Isidore* relatif à Théandritès reflète sans doute l'interprétation platonisante d'un culte spécialement lié aux Arabes. Chez Marinus de Néapolis, l'un des maîtres de Damascius, on apprend que Proclus a écrit des hymnes pour les dieux grecs et pour diverses divinités orientales, dont « Thyandritès, un autre dieu très honoré chez les Arabes »<sup>12</sup>. L'allusion aux Arabes est ambivalente : soit elle confirme le succès avéré de Théandrios dans la province romaine d'Arabie, soit elle donne une indication générale sur un culte commun aux Arabes. On touche ici au problème des acceptions des mots *Arabes* et *Arabie* dans l'Antiquité : toute population qui habite une Arabie peut être dite *arabe* ; toute région où habite une population arabe peut être considérée comme une Arabie ; il en va de même de toute région soumise à un pouvoir arabe<sup>13</sup>. En ce qui concerne le passage de Marinus, ces interprétations ne sont pas exclusives l'une de l'autre et peuvent se combiner, mais les dédicaces de Tell et-Talaya, Rimé et Damas, trouvées hors de la province romaine d'Arabie, invitent à privilégier l'acception ethnique du mot *Arabe*. La présence arabe est d'ailleurs aussi bien attestée en Syrie du Sud et sur le Jawlan qu'en Damascène depuis l'époque hellénistique. Pour nous en tenir à la région

11. J. ALIQUOT, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* 11. *Mont Hermon (Liban et Syrie)*, Beyrouth 2008, p. 74-75, n° 41, dont je complète le commentaire. Le temple de Rimé n'est pas localisé.

12. Marinus, *Proclus*, XIX : Θεανδρίτην ἄλλον Ἀραβίοις πολυτίμητον θεόν.

13. Voir en dernier lieu P.-L. GATIER, « Arabie et Syrie : à propos de princes-clients du 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. » dans J.-B. YON, P.-L. GATIER édés., *Mélanges en l'honneur de Jean-Paul Rey-Coquais (Mélanges de l'Université Saint-Joseph 60)*, Beyrouth 2007, p. 483-500, en particulier p. 486-487, et M.C.A. MACDONALD, « Arabs, Arabia, and Arabic before Late Antiquity », *Topoi* 16, 2009, p. 277-332.

qui nous intéresse, rappelons que des Arabes sont signalés dans l'Antiliban dès l'époque d'Alexandre et que la montagne est dominée par les Ituréens, un peuple arabe, entre la fin du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. et le début du I<sup>er</sup> s. ap. J.-C.<sup>14</sup>. Avant de devenir clients de Rome, les princes ituréens de la dynastie des Mennaïdes ont même inquiété Damas<sup>15</sup>.

Ses caractères austère et arabe rapprochent Théandrios de deux autres dieux syriens : le premier est Shay' al-Qawm, dont le nom signifie littéralement « Conducteur du peuple », dieu militaire protecteur des marchands, « bon et munificent, qui s'abstient de boire du vin » ; le second est le Lycurgue arabe de la tradition grecque, lui aussi guerrier et abstinent de vin. On considère parfois que Théandrios, Shay' al-Qawm et Lycurgue ne font qu'un<sup>16</sup>. Le succès durable du nom de Théandrios me paraît plutôt indiquer que sa personnalité reste indépendante de celles des deux autres pour les fidèles. Que Théandrios refuse de consommer du vin ou non, qu'il ait un caractère martial ou non, la glose de Damascius ne le précise pas, mais elle garantit que Théandrios correspond au type des dieux abstinentes vénérés par les Arabes de Syrie. On retrouve ici le thème de l'ascétisme arabe<sup>17</sup>, lieu commun de l'ethnographie antique, qui a pu séduire les néoplatoniciens. Jamblique de Chalcis, réputé à la fois pour son ascendance illustre, au sein de familles princières arabes et pour son « genre de vie accommodant et traditionnel », donne l'exemple de l'un de ces philosophes réunissant les qualités également reconnues aux divinités telles que Théandrios, Shay' al-Qawm et Lycurgue<sup>18</sup>.

C'est vraisemblablement autour du culte de ces dieux que le mythe du Lycurgue arabe s'est développé au Proche-Orient. Dans la section de son voyage consacrée à Damas, Damascius fait intervenir Lycurgue dans la fondation de la cité : « Dionysos soumit Lycurgue et les Arabes qui le suivaient en aspergeant l'armée ennemie avec du vin qu'il tirait d'une outre (ἀσκός) ; c'est pourquoi on appelle la ville Damas (Δαμασκός). » Damascius rapporte une autre version : « D'autres expliquent le nom de la ville par celui d'un géant, Ascus, que Zeus dompta (ἐδάμασεν) à cet endroit. » Il ajoute : « D'autres donnent encore d'autres explications<sup>19</sup>. » En effet, on en connaît cinq. Étienne de Byzance en livre trois : la cité « fut appelée ainsi parce

14. J. ALIQUOT, « Les Ituréens et la présence arabe au Liban du II<sup>e</sup> siècle a.C. au IV<sup>e</sup> siècle p.C. », *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* 56, 1999-2003, p. 161-290.

15. Flavius Josèphe, *Guerre*, I, 103, et *Antiquités*, XIII, 392.

16. CH. CLERMONT-GANNEAU, « Le dieu nabatéen Chaï' Al-Qaum » dans *Recueil d'archéologie orientale*, tome 4, Paris 1901, p. 382-402, est le premier à proposer d'identifier ces trois divinités. La question est discutée. Voir D. SOURDEL, *op. cit.*, p. 83-84 ; M. GAWLIKOWSKI, « Les dieux des Nabatéens », *ANRW* II, 18.4, Berlin 1990, p. 2669 ; J.F. HEALEY, *The religion of the Nabataeans*, Leyde 2001, p. 143-147 ; J. RETSÓ, *op. cit.*, p. 613.

17. Voir par exemple Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XIX, 94, 2, sur les Nabatéens.

18. Eunape, *Vies des sophistes*, V, 1, 6 (τὴν μὲν δίαταν ὄν εὔκολος καὶ ἀρχαῖος). Je remercie C. Macris d'attirer mon attention sur ce passage à mettre en parallèle à la généalogie de Jamblique de Chalcis, chez Photius, cod. 181, 1 (cf. J. ALIQUOT, « Les Ituréens et la présence arabe... », p. 227, 268-269).

19. Damascius, *Vie d'Isidore*, dans Photius, cod. 242, 200, éd. Zintzen, p. 274 ; P. ATHANASSIADI, *op. cit.*, p. 304-307, fr. 136 B : ὅτι Διόνυσος, φησί, Λυκούργον καὶ τοὺς ἐπομένους αὐτῷ Ἄραβας κατηγωνίσατο οἴνῳ ἀπ' ἀσκού καταρράνας τὴν πολεμίαν στρατιάν · ἐξ οὗ τὴν πόλιν ἐκάλεσε Δαμασκόν. Οἱ δὲ τὴν ἐπωνυμίαν διδόασι τῇ πόλει ἀπὸ γίγαντός τινος, ᾧ ὄνομα Ἀσκός, ὃν ὁ Ζεὺς ἐδάμασεν ἐνταῦθα. Ἄλλοι δὲ καὶ ἄλλας λέγουσι τῆς ἐπωνυμίας αἰτίας.

que l'un des géants, répondant au nom d'Ascus, avec Lycurgue, jeta Dionysos dans le fleuve après l'avoir attaché ; ayant délié celui-ci, Hermès écorcha Ascus et fit de sa peau (δέρμα) une outre à vin »<sup>20</sup> ; ou bien, venu d'Arcadie, Damascos, fils d'Hermès et de la nymphe Halimèdè, fonde une cité portant son nom en Syrie ; ou encore, Damascos, à la manière de Lycurgue, coupe de sa hache les vignes de Dionysos, qui le poursuit et l'écorche. Les lexiques byzantins donnent deux autres versions : dans l'*Etymologicum magnum*, un certain Damascos, parti en campagne avec Dionysos, élève une statue de la Déesse syrienne à l'endroit où il plante sa tente, et Damas doit son nom à la « tente de Damas » (Δαμά σκηνή)<sup>21</sup> ; chez Hésychius, qui reprend l'interprétation déjà attestée chez Philon d'Alexandrie, la cité doit son nom au « sang du sac » (αἷμα σάκκου)<sup>22</sup>.

Les légendes damascènes mettent en scène l'opposition entre les dieux grecs (Dionysos, Zeus, Hermès) et les dieux arabes assistés de géants. Elles jouent sur les mots αἷμα, « sang », ἀσκός, nom grec de l'outre, attribué à un géant, Δαμασκός, nom de Damas et nom d'un autre géant, δαμάζω, « dompter », Δαμάς, anthroponyme grec, δαίρω, « écorcher », δέρμα, « peau », σάκκος, « sac », et σκηνή, « tente ». Ces calembours ne sont le plus souvent compréhensibles qu'en grec. On a parfois dénoncé leur caractère fantaisiste. Il y a là une erreur de perspective. Ils répondent à un effort de déconstruction, puis de réappropriation des noms, y compris des noms barbares, par les Grecs et par les citoyens hellénisés des villes du Proche-Orient, selon le procédé que Platon expose dans le *Cratyle*<sup>23</sup>.

Si l'on s'attache désormais au contenu des traditions damascènes, on s'aperçoit que certaines d'entre elles ne doivent rien à la Grèce. L'identification de la Damascène au pays des géants est attestée à date ancienne et perdure jusqu'à aujourd'hui. Au début du deuxième millénaire avant l'ère chrétienne, la version paléo-babylonienne de l'Épopée de Gilgamesh

20. Étienne de Byzance, *Ethnica*, s.v. Δαμασκός : ὠνομάσθη δὲ ὅτι εἷς τῶν Γιγάντων Ἀσκὸς ὄνομα ἄμα Λυκούργῳ δῆσας τὸν Διόνυσον ἔρριπεν εἰς τὸν ποταμὸν, ὃν λύσας Ἑρμῆς τὸν Ἀσκὸν τοῦ δέρματος ἐγύμνωσεν, ὅθεν πρὸς οἶνον ἐπιτήδειον τὸ δέρμα. Οἱ δὲ ὅτι Δαμασκὸς Ἑρμού παῖς καὶ νύμφης Ἀλιμήδης ἐξ Ἀρκαδίας εἰς Συρίαν ἦλθε καὶ πόλιν ὀνόνημον ἔκτισεν. Ἄλλοι δὲ ὅτι Δαμασκὸς ἐφατίζετο ἀνήρ, Διονύσου δὲ τὴν Συρίαν ἀμπελόφυτον ποιήσαντος πελέκει ταῦτα ἔκοπτε, Διόνυσος δὲ ὀργισθεὶς ἐδίωξε καὶ ἐξέδειρεν.

21. *Etymologicum magnum*, s.v. Δαμασκός : εἴρηται ὅτι Δαμάς στρατεύων μετὰ Διονύσου, ἐκείσε σκηνήν πηξάμενος, ἰδρύσατο ἐκεῖ Συρίας θεοῦ ξόανον. ἢ οὖν Δαμά σκηνή, Δαμασκός · ἢ ὅτι Ἀσκὸς εἷς τῶν γιγάντων, ὃς μετὰ Λυκούργου τὸν Διόνυσον ἔδησε, καὶ εἰς ποταμὸν ἐνέβαλεν · ἐφονεύθη δὲ ὑπὸ Ἑρμού, καὶ ἀσκὸς ἐξεδάρη, καὶ ἐκεῖ ἐτάφη. Καὶ ἐκ τοῦ ταφέντος ἢ πόλις ἐκλήθη. καὶ τὰ οἰνοδόχα δὲ δέρματα <ἀσκούς> καλοῦσι.

22. Hésychius, s.v. Δαμασκός : αἷμα σάκκου. Cf. Philon d'Alexandrie, *Quis rerum divinarum heres sit* 54 (Δαμασκός - τὸ δὲ μεταληφθέν ἐστὶν αἷμα σάκκου), où l'interprétation du toponyme illustre l'idée que la partie sensitive de l'âme est enfermée dans le corps, à la manière du sang (*dâm* en hébreu) dans un sac (*šq* en hébreu).

23. Cf. M. SARTRE, « La construction de l'identité des villes de la Syrie hellénistique et impériale » dans H. INGLEBERT éd., *Idéologie et valeurs civiques dans le monde romain. Hommage à Claude Lepelley*, Paris 2002, p. 93-105, en particulier p. 94-95, où l'exemple de Damas est rapidement évoqué.



situé déjà la demeure du géant Humbaba dans les montagnes du Liban et de l'Antiliban<sup>24</sup>. À l'époque hellénistique, le *Livre d'Hénoch*, livre apocryphe de l'Ancien Testament, identifie l'Hermon au lieu où les anges du Seigneur se vouent à l'anathème, avant de s'unir aux filles des hommes pour donner naissance à une génération de géants maléfiques<sup>25</sup>. Sous l'Empire romain, dans l'*Histoire phénicienne* de Philon de Byblos, Liban et Antiliban sont deux géants montagnards qui succèdent aux premiers habitants de la Phénicie<sup>26</sup>. Dans la littérature syriaque et arabe de l'Antiquité tardive et du Moyen Âge, on retrouve les géants hermoniens, mais sous un jour plus favorable, comme de bons sauvages dont le serment n'entraîne aucune faute<sup>27</sup>. Dans la tradition musulmane, en particulier chiite, les géants sont remplacés par les patriarches de l'Ancien Testament<sup>28</sup>. Toujours, les occupants de la montagne sont rejetés en marge de l'humanité primitive.

L'évocation des Arabes et de leurs dieux chez Damascius a une connotation historique. Elle peut se fonder sur la présence des Arabes et des Ituréens dans la région de Damas depuis l'époque hellénistique. Elle concerne des groupes que les citadins hellénisés considèrent comme marginaux. Le thème du combat entre Dionysos et Lycurgue transpose cette opposition sur le plan du mythe. On peut être plus précis sur ce point si l'on se réfère aux *Dionysiaques* de Nonnos de Panopolis. Ce long poème composé au V<sup>e</sup> s. ap. J.-C. à partir de matériaux anciens contient la version la plus développée du mythe du Lycurgue arabe<sup>29</sup>. Résumons-la. Par malice,

24. A.R. GEORGE, *The Babylonian Gilgamesh Epic*, Oxford 2003, p. 262-265 (vers 30-38 de la tablette de Chicago, qui porte des fragments de la version paléo-babylonienne de l'épopée) et 609 (version ninivite, 5, 133-134).

25. *I Hénoch*, 6-8. Voir J.T. MILIK, *The Books of Enoch. Aramaic fragments of Qumrân Cave 4*, Oxford 1976, p. 150-151, 166-167, 188-189 (fragments araméens) ; M. BLACK, *Apocalypsis Henochii Graece*, Leyde 1970, p. 21-22 (versions grecques) ; A. CAQUOT dans A. DUPONT-SOMMER, M. PHILONENKO, *Écrits intertestamentaires*, Paris 1987, p. 476-479 (traduction française donnant la priorité à l'araméen).

26. Philon de Byblos, *Histoire phénicienne*, fr. 2, transmis par Eusèbe, *Préparation évangélique*, I, 10, 9.

27. *Caverne des Trésors*, VI, 22-21, 28, éd. et trad. S.-M. RI (original perdu remontant peut-être au IV<sup>e</sup> s. ap. J.-C.) ; Eutychius, *Annales*, éd. et trad. M. BREYDY (IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> s.) ; Michel le Syrien, *Chronique*, I, 1-8, éd. et trad. J.-B. CHABOT (XII<sup>e</sup> s.) ; *Anonymi auctoris Chronicon ad A.C. 1234 pertinens*, VII, 13-11, 3, éd. et trad. J.-B. CHABOT (XIII<sup>e</sup> s.) ; Bar Hébraeus, *Chronique*, éd. P. BEDJAN, p. 4 (XIII<sup>e</sup> s.). Plus généralement, sur la tradition hénochienne depuis la fin de l'Antiquité, voir C. CLERMONT-GANNEAU, « Le Mont Hermon et son dieu d'après une inscription inédite » dans *Recueil d'archéologie orientale*, tome 5, Paris 1903, p. 359-362, S.-M. RI, *Commentaire de la Caverne des trésors*, Louvain 2000, et A. YOSHIKO REED, *Fallen Angels and the History of Judaism and Christianity. The Reception of Enochic Literature*, Cambridge 2005.

28. C. CLERMONT-GANNEAU, « Le Mont Hermon et son dieu... », p. 361, à compléter à l'aide de R. DUSSAUD, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, Paris 1927, p. 295-296, 309 (Damascène), 401-412 (Békaa et Antiliban), et de J. SOURDEL-THOMINE, « Les anciens lieux de pèlerinage damascains d'après les sources arabes », *Bulletin d'études orientales* 14, 1952-1954, p. 70-77, et J. SOURDEL-THOMINE éd., *Al-Harawī. Guide des lieux de pèlerinage*, Damas 1957, p. 21-40 (Békaa et Damascène).

29. Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, XX, 142-404, et XXI, 1-314. Voir P. BRUNEAU, C. VATIN, « Lycurgue et Ambrosia sur une nouvelle mosaïque de Délos », *BCH* 90, 1966, p. 402-419, et P. CHUVIN, *Mythologie et géographie dionysiaques. Recherches sur l'œuvre de Nonnos de Panopolis*, Clermont-Ferrand 1991, p. 254-270. L'ancienneté de cette variante n'est pas douteuse. Dès le début du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C., Antimachos de Colophon, cité par Diodore, *Bibliothèque historique*, III, 65, 4-6, fait de Lycurgue un roi d'Arabie et non de Thrace, contrairement à la tradition grecque. Ce n'est pas la première fois que l'on peut corroborer les assertions de Nonnos sur les cultes

Héra fait croire à Dionysos que le roi arabe Lycurgue est animé de bonnes intentions à son égard. Dionysos arrive au Carmel, puis s'avance vers Lycurgue. Celui-ci chasse les nourrices de Dionysos, qui se réfugie dans la mer arabe, l'Érythrée. Zeus proclame que Lycurgue doit être puni et aveuglé. Ambrosia, la seule nourrice à avoir résisté, est engloutie sous la terre et se transforme en une vigne qui ligote Lycurgue. Rhéa provoque un séisme pour châtier le pays et les femmes de Nysa d'Arabie dévorent leurs enfants sans parvenir à apaiser la rage de Lycurgue. Héra délivre le prisonnier. Avant que les Arabes ne l'honorent comme un dieu par des libations sanglantes, Lycurgue reste un mendiant aveugle, errant de ville en ville : l'ordre de Zeus se réalise. Dionysos apprend l'heureux dénouement de l'histoire, mais ce n'est qu'à son retour de l'Inde qu'il enseigne la culture de la vigne aux Arabes. Ce récit, P. Chuvin le montre, joue sur l'opposition entre les citadins hellénisés, qui cultivent la vigne et vénèrent Dionysos, et les pasteurs arabes, qui refusent de consommer du vin et s'adonnent au culte sanglant de Lycurgue. Remarquons aussi que Damascius devait connaître le mythe par ailleurs et qu'il a pu apprécier l'œuvre de Nonnos à Alexandrie.

Le passage de Damascius prend également tout son sens dans le cadre des récits qui assimilent la Damascène à l'Arcadie. La défaite des géants est un thème emprunté à la mythologie de cette région sauvage de la Grèce. Chez Étienne de Byzance, comme on l'a vu plus haut, le héros éponyme de Damas est originaire d'Arcadie. La mention du Barada, le fleuve de Damas, rappelle la tradition arcadienne qui place le combat des dieux et des géants au bord de l'Alphée, le fleuve d'Arcadie<sup>30</sup>. Enfin, les légendes damascènes mêlent sans doute l'histoire des deux personnages appelés Lycurgue dans la mythologie classique : l'adversaire de Dionysos, déjà évoqué plus haut, et le Lycurgue réputé avoir régné sur l'Arcadie en tant que descendant d'Arcas<sup>31</sup>.

On s'est demandé dans quel contexte les légendes dionysiaques de Damas ont été élaborées. Pour P. Chuvin, il s'agit de fantaisies érudites tardives : le thème de l'adversaire écorché serait forcément emprunté à la légende de Marsyas ; caractéristique des cités de droit italique, il n'a pu être utilisé avant que Damas devienne une colonie romaine, sous Philippe l'Arabe au plus tard, au milieu du III<sup>e</sup> s. ap. J.-C.<sup>32</sup>. Remarquons toutefois que les citoyens de Damas n'attendent pas d'obtenir le statut colonial pour célébrer Dionysos. Ce dernier figure déjà sur leurs monnaies sous Tibère<sup>33</sup>. Les autres protagonistes des légendes damascènes apparaissent

des Arabes : G.W. BOWERSOCK, « The Arabian Ares » dans E. GABBA éd., *Tria Corda. Scritti in onore di Arnaldo Momigliano*, Côme 1983, p. 43-47, montre qu'Arès, père du Lycurgue arabe selon le poète, apparaît effectivement dans la numismatique de Rabbathmoba sous Élagabal ; l'invocation du dieu guerrier grec a dû être facilitée par la ressemblance de son nom avec *Ar* (ʿr), un toponyme sémitique ancien du pays de Moab.

30. Pausanias, *Description de la Grèce*, VIII, 29, 1.

31. Sur ce dernier, *Iliade*, VII, 142 ; scholies à *Iliade*, II, 209, et VII, 8 ; Pausanias, *Description de la Grèce*, VIII, 4, 10.

32. P. CHUVIN, *op. cit.*, p. 268.

33. F. DE SAULCY, *Numismatique de la Terre-Sainte*, Paris 1874, p. 33, n<sup>os</sup> 24 (17-18 ap. J.-C.) et 25 (65-66 ap. J.-C.) ; M. AMANDRY, A. BURNETT, P.P. RIPOLLÈS, *Roman Provincial Coinage 1. From the death of Caesar to the death of Vitellius*, Londres-Paris 1992, p. 665, n<sup>o</sup> 2806 (65-66 ap. J.-C.).



eux aussi sur les monnaies frappées à Damas : Zeus-Hadad et Atargatis, les grands dieux de la cité, sous leur aspect de divinités engainées à l'orientale, mais aussi Hermès et le Barada, à partir du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.<sup>34</sup> ; plus tard, une nymphe, Halimédè ou Ambrosia<sup>35</sup>, et Télèphe, le bébé arcadien allaité par la biche<sup>36</sup>. Il est donc probable que certaines strates des légendes damascènes remontent à une époque antérieure au début de l'Empire romain<sup>37</sup>.

Même aux confins du territoire de Damas, les traditions urbaines n'ont pas non plus le caractère livresque et tardif qu'on leur attribue parfois. Elles correspondent à l'invocation de nouveaux dieux. Le meilleur témoignage de ce phénomène est sans doute la dédicace grecque à Orion gravée sur une statuette en bronze trouvée dans la vallée du Barada (Fig. 2). Le monument passe pour avoir été découvert au lieu-dit Ain an-Nsour (« Source des aigles »), proche du site du sanctuaire romain de Deir Nébi Younan<sup>38</sup>, qui surplombe le village moderne de Bloudan, à environ 25 km à vol d'oiseau de Damas. Il représente un taureau posé sur une plinthe avec l'inscription suivante<sup>39</sup> :

34. A. HOUGHTON *et al.*, *Seleucid Coins. A Comprehensive Catalogue 2. Seleucus IV through Antiochus XIII*, Lancaster-Londres 2008, n<sup>os</sup> 2471-2472A (Zeus-Hadad, sous Antiochos XII), 2450-2451 (Atargatis, sous Démétrios III), 2455-2456 (Hermès, sous Démétrios III), 2480 et 2483 (Hermès, sous Antiochos XII) ; Y. MESHORER, *Nabataean Coins*, Jérusalem 1975, p. 86, n<sup>os</sup> 5-6 (Tyché et Barada, sous le Nabatéen Arétas III) ; Y.T. NERCESSIAN, *Silver Coinage of the Artaxiad Dynasty of Armenia*, Los Angeles 2006 (Tyché et Barada, sous Tigra II d'Arménie) ; *Roman Provincial Coinage 1*, Londres-Paris 1992, p. 664, n<sup>os</sup> 4784 (Hermès, sous Cléopâtre VII) et 4788 (Hermès, en 30-29 av. J.-C.), p. 664, n<sup>os</sup> 4781, 4783 (Tyché et Barada, sous Cléopâtre VII) et 4786 (Tyché et Barada, en 30-29 av. J.-C.). Sur le culte du Barada, voir J. ALIQUOT, P. PIRAUD-FOURNET, « Le sanctuaire d'Ain el-Fijé et le culte du Barada », *Syria* 85, 2008, p. 87-98.

35. L'une ou l'autre de ces identifications me paraît préférable à celle que propose G. BHOVSKY, « The Myth of Daphne on a Coin Minted at Damascus », *American Journal of Numismatics* 15, 2003, p. 53-60, dans son étude d'une série de bronzes frappés sous Philippe l'Arabe.

36. F. DE SAULCY, *op. cit.*, p. 45, n<sup>o</sup> 13 (Philippe l'Arabe), 47, n<sup>o</sup> 7 (Otacia Sévéra), et 53, n<sup>o</sup> 7 (Volusien) ; W.W. WROTH, *A Catalogue of Coins in the British Museum. Galatia, Cappadocia and Syria*, Londres 1899, p. 286, n<sup>o</sup> 24 (Otacia Sévéra), et 288, n<sup>o</sup> 29 (Trébonien Galle).

37. P.-L. GATIER, « Damas dans les textes de l'Antiquité », *Annales archéologiques arabes syriennes* 51, 2008, à paraître, partage cet avis.

38. P.-L. GATIER, I. UMEIRI, « Deir Nébi Younan : un temple romain méconnu dans l'Anti-Liban », *Syria* 79, 2002, p. 285-291, qui ne font pas référence à la statuette.

39. B. ZOUHDI, « La légende d'Orion et la statue découverte à Bloudan », *Annales archéologiques syriennes* 11-12, 1961-1962, p. 89-98 (en arabe) (M.P. SPEIDEL, *Mithras-Orion*, Leyde 1980, p. 39-40) ; Y. HAJJAR, « Dieux et cultes non héliopolitains de la Béqa', de l'Hermon et de l'Abilène à l'époque romaine », *ANRW II*, 18.4, Berlin 1990, p. 2601-2602, pl. 7 (SEG 40, 1397) ; TH. WEBER, *Sculptures from Roman Syria in the Syrian National Museum at Damascus 1. From Cities and Villages in Central and Southern Syria*, Worms 2006, p. 33, n<sup>o</sup> 13, pl. 9 a-b. Cf. également les remarques rapides de K. PARLASCA, *Land des Baal*, Mayence 1982, p. 224, n<sup>o</sup> 210, et de FR. BARATTE, *Au pays de Baal et d'Astarté*, Paris 1983, p. 235, n<sup>o</sup> 270, inspirées de celles de M.P. Speidel. Le monument est exposé au Musée national de Damas (inv. 13151). Je l'ai revu et photographié en janvier 2008 dans le cadre de la préparation du *Catalogue des inscriptions grecques et latines du Musée national de Damas*, entreprise depuis septembre 2007 à la demande de la Direction des Antiquités et des Musées de Syrie.

Θαμαναιος οὐετρανὸς εὐσεβῶν ἀνέθηκεν θεῷ Ὠρίωνι.

« Thamanaios, vétéran, a pieusement consacré (ceci) au dieu Orion. »

Le texte est diversement commenté. M.P. Speidel assimile Orion à Mithra, en faisant dériver de l'astrologie de nombreux détails mythiques et rituels du culte mithraïque et considère, en se fondant sur le seul monument de Bloudan, que le héros grec est devenu un dieu dans l'armée romaine. Y. Hajjar récuse à juste titre cette analyse aussi alambiquée qu'improbable, mais sans chercher à comprendre pourquoi Orion se retrouve près de Damas à l'époque romaine. Th. Weber, quant à lui, propose de dater la statuette de Bloudan du I<sup>er</sup> s. ap. J.-C. sur la base d'arguments stylistiques et se contente de noter qu'Orion est susceptible d'être assimilé à des divinités orientales cosmiques. Orion est le géant chasseur, fils de Poséidon, aveuglé comme Lycurgue et châtié par Artémis avant d'être transformé en une constellation, celle du Taureau. Ce personnage mythologique ne semble jamais honoré comme un dieu en dehors de notre dédicace. À mon avis, son apparition dans l'Antiliban syrien n'a rien à voir avec les cultes pratiqués dans l'armée romaine. Elle est en revanche très probablement liée aux traditions qui font de la Damascène une région sauvage. Il faut la rapprocher de celle d'Artémis sur les monnaies de Damas<sup>40</sup>. En ville, la figure d'Orion rappelle la défaite des géants au bord du Barada. Dans la montagne, son invocation originale en tant que dieu et non en tant que géant donne un lustre prestigieux à un culte local.

La quête des origines grecques de Damas a sans doute commencé à la suite de la reconquête de la Syrie du Sud par les Séleucides, au début du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. Les événements propices à la refondation de la cité ne manquent pas jusqu'à la conquête romaine du Proche-Orient. Un épisode semble pourtant plus important que d'autres lors de cette période troublée. Au début du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., Démétrios III et Antiochos XII décident de faire de Damas leur capitale, au moment où les Ituréens établissent leur pouvoir dans la montagne, à l'ouest, et où les Nabatéens se font menaçants, vers le sud. Leur choix est certainement déterminant pour les Damascènes. Dans ce contexte, les opérations d'Antiochos XII, surnommé Dionysos sur les monnaies frappées en son nom à Damas, contre le « roi des Arabes », le souverain nabatéen donc, peuvent ressembler, avant l'échec final du Séleucide, au combat d'un nouveau Dionysos contre Lycurgue<sup>41</sup>. Ce n'est qu'après la défaite d'Antiochos XII que les Damascènes, harcelés par les Ituréens, se résolvent à ouvrir leurs portes au Nabatéen Arétas III, en 84 av. J.-C.<sup>42</sup>.

40. F. DE SAULCY, *op. cit.*, p. 30-31, n<sup>os</sup> 2-4 (non datées), pour les monnaies expertisées par l'auteur, les autres étant plus douteuses (cf. p. 31-32, n<sup>os</sup> 7-8, 14, 21). La monnaie du catalogue *Roman Provincial Coinage* 1, Londres-Paris 1992, p. 664, n<sup>o</sup> 4787 (30-29 av. J.-C.), porte au droit un buste masculin imberbe et juvénile tourné à droite et couronné de laurier, avec l'arc et le carquois au dos, d'abord identifié à celui d'Artémis, puis à celui d'Apollon (cf. *Suppl.* 1, 1998, p. 46) ; il s'agit peut-être moins du dieu lui-même que d'Octave assimilé à Apollon.

41. A. HOUGHTON *et al.*, *op. cit.*, n<sup>os</sup> 2472A, 2481-2483 (tétradrachmes d'argent et monnaies de bronze d'Antiochos XII Dionysos, datées en 83-82 av. J.-C.) ; Flavius Josèphe, *Guerre*, I, 99-102, et *Antiquités*, XIII, 387-391 (combats du Séleucide, appelé Ἀντίοχος ὁ καὶ Διόνυσος ἐπικληθεὶς et Ἀντίοχος κληθεὶς Διόνυσος, contre le « roi des Arabes »).

42. Flavius Josèphe, *Guerre*, I, 103, et *Antiquités*, XIII, 392.

De tels combats renforcent sans doute l'opposition culturelle entre Damascènes et Arabes. La menace représentée par les Ituréens et par les Nabatéens a dû être perçue comme un obstacle à l'épanouissement de la culture grecque et de la vie en cité. Ainsi s'expliquerait que le Lycurgue arabe soit conçu à Damas comme un dieu étranger et adversaire de Dionysos. Pour les Damascènes, il s'agit autant de mettre en scène leur opposition culturelle aux Arabes que de faire face à leurs plus proches voisins et rivaux, notamment les citoyens de Béryte, qui célèbrent aussi Dionysos et qui font représenter le mythe de Lycurgue et d'Ambrosia dans l'*adyton* du temple de Bacchus à Baalbek<sup>43</sup>. Le passage de la *Vie d'Isidore* sur Damas révèle ainsi de quelle manière les compatriotes de Damascius se dotent, à partir de l'époque hellénistique, de *patria* grecques en bonne et due forme, dans la course aux honneurs caractéristique des relations entre les cités de l'Orient hellénisé.

Telles sont les traditions qui ont bercé Damascius dans sa jeunesse et qu'il a voulu partager avec Isidore d'Alexandrie. Les deux philosophes ont certainement chacun leurs propres raisons de s'intéresser aux cultes syriens. La *Vie d'Isidore* témoigne néanmoins de l'attachement de Damascius à ses origines. C'est aussi le rhéteur, le patriote et l'auteur d'épigrammes et d'éloges qui apparaît ici en pleine lumière, celui dont le style, précisément parce qu'il a trouvé grâce aux yeux du patriarche Photius, nous vaut de pouvoir lire aujourd'hui encore des extraits de la *Vie d'Isidore* et qui pourtant convient, après avoir évoqué les traditions de sa cité natale : « l'étude de l'art oratoire m'était pénible »<sup>44</sup>. Plus généralement, la *Vie d'Isidore* témoigne d'un phénomène qui tend à concerner tous les païens du Proche-Orient sous l'Empire romain : tandis que, dans les villes, la culture grecque s'impose durablement, dans les campagnes, les fidèles s'approprient les traditions urbaines et les adaptent à leurs cultes ancestraux, comme on l'a vu à propos de Théandrios, Lycurgue et Orion. Ce phénomène d'acculturation est contemporain de l'affirmation de nouvelles communautés, tribales ou villageoises, notamment arabes. Il est piquant de constater que la fine fleur des lettres grecques, à l'heure où le christianisme triomphait, a cherché à faire la connaissance des dieux étranges de ces communautés, ces dieux des Arabes, autrefois rejetés aux marges de la cité et désormais négligés par les chrétiens de l'Antiquité tardive.

---

43. C. PICARD, « Les frises historiées autour de la cella et devant l'*adyton* dans le temple de Mercure à Baalbek » dans *Mélanges syriens offerts à Monsieur René Dussaud*, Paris 1939, p. 319-343 ; H. SEYRIG, « Antiquités syriennes. 57. Questions héliopolitaines », *Syria* 31, 1954, p. 80-98, en particulier p. 85 (*Antiquités syriennes* 5, Paris 1958, p. 99-117, spécialement p. 104) ; J. ALIQUOT, *La vie religieuse au Liban sous l'Empire romain*, Beyrouth 2009, p. 191-194.

44. Damascius, *Vie d'Isidore*, dans Photius, cod. 242, 201, éd. Zintzen, p. 274 ; P. ATHANASSIADI, *op. cit.*, p. 306-307, fr. 137 B : ὁ ἡ ἀσχολία τοῦ ὀητορεῦεν δεινή.

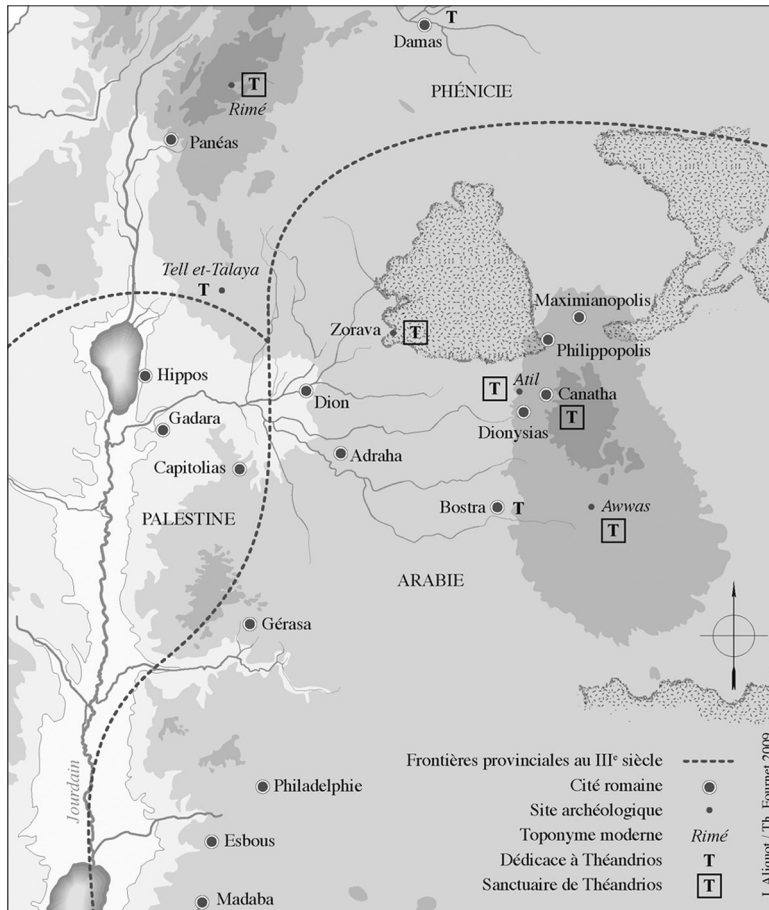


Figure 1 : Le culte de Théandrios au Proche-Orient.



Figure 2 : Ex-voto de Bloudan (Damascène) au Musée national de Damas (photo J. Aliquot 2008).